

TEMPERATURE

Table with columns for 'Farenheit' and 'Centigrade' showing temperature readings for various times of day (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.).

Travaux utiles.

Si dans la transformation actuelle de notre ville, au sein de laquelle on a fait tant d'efforts pour...

LE MONT-VALÉRIEN.

Extrait d'un curieux ouvrage de M. Robert Hénaud, 'Le Mont Valérien' (l'Ermitage, le Calvaire, la Forteresse).

Le 7 octobre 1870, le maréchal des logis chef Terrade, les sous-officiers Wauzou et Quérou, appartenant à la batterie des mousquetaires de Seine et Oise, étaient en observation sur le cavalier du plateau du Mont Valérien, auprès de trois pièces de 19 de marine. La vigile de service signala aux arcanes de l'Ermitage un landau découvert occupé par quatre personnes et suivi d'une troupe de cavaliers allemands. M. Jylski, officier de l'artillerie des mobiles du Rhône, pointa les pièces dans la direction indiquée, le lieutenant de vaisseau Nabona vérifia le tir et donna l'ordre d'envoyer. Le projectile atteignit les cavaliers de l'escorte. Les chevaux de la voiture prirent alors le galop et s'enfuyèrent en zigzaguant du côté de Versailles. Ces stogoliers éclairés, qu'une folie viciée emportait maintenant, bien qu'ils fussent hors d'atteinte des boulets, n'étaient autre que le roi Guillaume, le prince Fritz, Bismarck et de Moltke. Désireux de voir Paris des hauteurs de Saint-Germain, fantaisie qui avait failli leur coûter cher, ils avaient quitté la Préfecture vers midi, accompagnés d'une soixantaine de valets. Le prince royal, assis près de son père, étudiait une carte déployée sur ses genoux. Quand ils rentrèrent quelques heures plus tard, on remarqua que le nombre des valets était sensiblement diminué et qu'ils n'avaient plus la tenue correcte du départ. Le roi était pâle, il se mit au bain en rentrant chez lui. Dans la ville, on crut vaguement à une attaque de francs-tireurs, à un attentat commis par des soldats polonais, et l'on ne sut que longtemps après le fin mot de l'aventure.

LE BOTTIER D'UN ROI.

M. Thomas, bottier du Roi Edouard, a été interviewé par un journaliste anglais à qui il a dit:

"Le Roi est un des hommes les plus difficiles à chausser. Non qu'il ait le pied mal fait! Mais il accorde une attention extraordinaire aux moindres détails. Il sait exactement ce qu'il veut et il exige que ses moindres recommandations soient observées. Un bouton, un ornement, une couture, ont leur importance à ses yeux, et l'on ne peut qu'admirer la mémoire du Roi qui se souvient en détail des différentes modes de ces trente dernières années. 'Edouard VII à ses préférences bien marquées dans le choix du cuir. Il déteste le chevreau glacé et le veau ciré. Avant de commander un modèle nouveau, il en étudie la forme avec son bootmaker.' M. Thomas n'a rien dit des prix que lui payait son royal client. Il s'est contenté de faire comprendre qu'il avait lieu d'être satisfait. Ses ouvriers le sont aussi, paraît-il. Un tel soin est apporté à la confection de ces chaussures qu'un ouvrier reçoit 18 francs par jour simplement pour couvrir les semelles aux empeignes.

Combien d'ouvriers qui ont juré 'haine aux tyrans' voudraient bien compter un client comme celui-là.

PREMIERES Représentations à Paris.

La Renaissance a donné, il y a quelques soirs, la première représentation d'une œuvre nouvelle de M. Porto-Riche. Il ne s'agit que de deux actes courts et rapides, mais la 'longueur' ne fait rien à l'affaire. L'homme de talent s'affirme en peu de mots; le médiocre a beau s'étendre, il ne nous intéresse ni ne nous émeut.

Dans ses dernières œuvres M. de Porto-Riche décrit les peines amoureuses des cœurs qui battent sous le veston de l'artiste et le corselet de la femme mondaine. Cette fois, c'est sous le bonnet de l'ouvrier qu'il va chercher le cœur souffrant.

Les Maleficiate constituaient une famille d'ouvriers menuisiers établie à Honneur, qui se compose du père, de la mère et des deux fils, tous deux mariés. L'aîné des fils, Gratien, a pour épouse une femme honnête, mais peu aimable, attachée à ses devoirs et à l'amour de ses enfants, mais d'un caractère jaloux et difficile; le second, Philippe, a épousé une petite gamine jolie, gaie, mais coquette, aimant les colifichets et la toilette et s'en laissant conter par les gens du pays. Un beau jour, le maire vient faire dans la maison une descente de police. Il est chargé de rechercher si un ami de Philippe, qui a vécu chez lui, et qui est maintenant poursuivi pour faits de grève, n'a point laissé dans la maison des Maleficiate des papiers compromettants. Il perquisitionne, il fouille, il trouve une malle, et dans cette malle, des papiers; ces papiers, ce sont des lettres d'amour envoyées par l'ami autoproclamé de Jacqueline. La faute de Jacqueline est certaine; dans un accès de juste fureur, Philippe chasse sa femme. Il lui enjoint de retourner chez son père, et il va lui-même commander la voiture qui emmenera la coupable.

Où, mais quand l'heure de la séparation approche, Philippe faiblit. Il songe que cette petite coquette, cette petite évaporée, il l'aime, il l'adore, il l'idolâtre; il ne saurait se passer d'elle. Ses parents, son père, sa belle-sœur essaient de le maintenir dans ses résolutions premières. Leur opposer sans cesse sa souffrance et son chagrin. Et c'est l'amour qui l'emporte finalement; Philippe, voyant qu'il ne peut convaincre les siens, part au loin avec Jacqueline.

Ces deux actes, expressifs dans leur concision voulue, ramassés sur eux-mêmes, ont produit une vive impression. Ils ont été fort bien joués de plus, par Mme Margel, excellente dans le rôle de Jacqueline; Mlle Marie Samary, Mlle Lysis, M. Guity et Calmettes, les deux frères; Arquillière, le père; Bois-selot, le maire. Le spectacle a été complété par une reprise d'"Amoureuse", œuvre aujourd'hui classée à son rang, le premier, et sur laquelle nous n'avons plus à insister. L'intérêt se portait sur l'interprétation du rôle de Germaine, créé par Mme Réjane, et aujourd'hui tenu par Mlle Brandès; c'est autre chose et c'est encore très bien.

UN DISCOURS DE GORKI.

Le grand romancier, qui commença par être vagabond, a pu adopter, depuis que la fortune lui est venue, une vie plus rangée; on ne peut pas dire encore qu'il soit tout à fait devenu un homme civilisé. A chaque instant, les journaux russes racontent à son sujet quelque anecdote qui le montre tout aussi réfractaire que dans sa folle jeunesse à la cérémonie. Le rôle d'homme célèbre ne lui plait aucunement. Gorki trouve que la gloire cause plus d'embarras que de satisfaction. Il assistait dernièrement, dans un théâtre de Moscou, à la représentation d'une pièce de Tchekof. A peine sa présence fut-elle signalée, que toute la salle, oubliant le drame et les acteurs, se tourna vers l'écrivain à la mode et lui fit une ovation. Tout autre en eût été flatté. Gorki, furieux, interpella le public: 'Qu'avez-vous, dit-il, à me regarder? Je ne suis ni une danseuse, ni un ivrogne qu'on vient de repêcher dans la rivière. J'écris des histoires; elles ont l'heur de vous plaire, j'en suis ravi; mais ce n'est pas une raison pour que vous me dévoriez des yeux. On joue une très jolie pièce; écoutez-la et laissez-moi la paix.' L'effet de ce discours ne fut point celui qu'en attendait Gorki. Des applaudissements éclatèrent si unanimes, si prolongés, si bruyants que l'homme célèbre, plus irrité que jamais, se leva et s'enfuit.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le beau temps continu permet de jouer complètement des attractions de West End, aussi la foule y porte-t-elle en nombre plus considérable chaque jour. L'orchestre du professeur Paoletti a dû recommencer hier plusieurs morceaux de son programme. Lionel Strongfoot a continué la série de ses tours de force prodigieux et les artistes de vaudeville ont été convertis d'applaudissements. Les nouvelles vues du biographe ont beaucoup plu au public.

PARC ATHLETIQUE.

La séance du samedi a été décidément extraordinaire; elle produisit un effet saisissant, si étrange que ceux qui l'ont vue retourneront le lendemain la voir encore. Si l'on songe que les autres divertissements sont tous des nouveautés de meilleur choix on ne s'étonnera pas du succès qu'obtient cette année le Parc Athlétique. Dimanche soir début de la troupe Bijou Opéra, dans 'The Ameri', une pièce qui a obtenu une grande vogue partout où elle a été présentée.

Dans l'Afrique allemande.

Berlin, 12 mai. — Une dépêche du colonel Luetwint, gouverneur du sud-ouest de l'Afrique allemande, annonce que le lieutenant Volkman, à la tête de soixante-deux hommes, a engagé le combat contre un détachement de Herreros, près de Okavanda, dans la journée du 25 avril. Les natifs ont perdu 31 hommes et du côté des Allemands la perte a été d'un soldat tué.

POUR LEMAL AUNGENCEIVES

Le mal à la mâchoire ou la Neuralgie, faites usage du Liniment Sloan

A la légation japonaise de Londres.

Londres, 12 mai, 6 h 56 du soir. — La légation japonaise de Londres, a donné connaissance d'un télégramme officiel qui lui a été envoyé du ministère des affaires étrangères de Tokio.

Ce télégramme a rapporté aux charges portées par les Russes, accusant les Japonais d'avoir, dans la journée du 6 mai, tiré sur un train, portant le drapeau de la Croix Rouge.

Ce train venait de Port Arthur. Les Japonais prétendent que le train ne portait aucun insigne particulier, jusqu'au moment où les Russes ayant ouvert le feu sur les Japonais, ces derniers ripostèrent. Quand le train s'arrêta, et que le pavillon de la Croix-Rouge fut hissé, les Japonais cessèrent le feu immédiatement, et se préparèrent à faire l'inspection des voitures, quant au même instant le convoi partit à toute vapeur.

Le télégramme du ministre japonais des affaires étrangères, dit aussi que quoique l'on n'ait aucune raison de craindre que la Chine ne reste pas neutre pendant la durée du conflit actuel, le gouvernement japonais a trouvé cependant bon d'avertir le gouvernement chinois d'observer une stricte neutralité.

LE MAIRE

Et le Bureau des Commissaires de Police.

Le maire Capdevielle est décidé à laisser les membres du Bureau des commissaires de police se réunir tous les jours, et à voter les résolutions qui leur conviendront. C'est ce qu'il a déclaré hier à un représentant de L'ABELLE. Le commissaire Woodville est de son avis et n'interviendrait nullement dans les délibérations de ses collègues. Le maire a refusé de convoquer les commissaires à une réunion spéciale pour discuter de nouveau les accusations portées par M. Woodville, et il est déterminé à ne pas sortir de cette attitude. D'ailleurs la loi prévoit qu'en cas de refus du maire de convoquer les commissaires à une réunion le président intérimaire a le droit de le faire. C'est M. Capdau qui est actuellement le président pro tem du bureau. M. Capdau peut convoquer les cinq commissaires qui ont siégé avant-hier à une réunion comme celle qu'ils désirent, mais le maire n'y assistera pas, non plus que M. Woodville. On peut en conclure que toute tentative des commissaires d'obtenir des débats publics dans l'espoir de se justifier sera inutile. La déclaration officielle adoptée avant-hier par les commissaires contient l'assertion que le maire Capdevielle a conféré avec le bureau sur toutes les questions relatives à la mise en vigueur des lois et à l'apurement des comptes de ce bureau. Les commissaires ont même été entendus sur les questions qui agitent en ce moment l'opinion publique, en tant qu'elles se réfèrent à la mise en vigueur de la loi contre le jeu et les loteries, voulant ainsi donner à entendre que si les commissaires sont coupables, ce n'est que par suite de la pression exercée sur eux, en sa qualité de président ex-officio, il est également.

Mais le maire Capdevielle ne s'en émeut pas et en temps voulu il prendra les mesures qu'il jugera nécessaires au sujet de la déclaration des commissaires. Au sujet de la démission de M. Woodville le maire ne prendra de décision qu'après l'arrivée du commissaire Murray, qui était attendu hier. Pourquoi accepterait-je la démission de M. Woodville, a dit M. Capdevielle, quand tous les autres refusent de résigner leurs fonctions? Je n'ai rien de personnel contre M. Woodville, a dit M. Capdevielle, quand tous les autres refusent de résigner leurs fonctions, je ne puis que constater que M. Woodville restera commissaire jusqu'au moment où le bureau sera dissous par la justice ou supprimé par voie législative.

Nouveaux Pharmaciens.

La distribution des diplômes aux étudiants du Collège de Pharmacie de la Nouvelle-Orléans a été faite hier à huit heures du soir dans la salle de l'Athenæum. Onze jeunes gens et une jeune fille ont reçu la récompense de leurs travaux qu'ils poursuivirent avec tant d'ardeur et d'esprit depuis longtemps. Ces élèves sont MM. Paul G. Bordenave jeune, Ferraday R. Cabal, Claude G. Chantagnier, Paul J. Coureur jeune, Henry J. Gonzales jeune, Chas. Kirchem, Alphonse C. Lyons, Owen P. Lynch, Walton E. Saucier, Thomas E. Shafer, Joseph P. Walker et Mlle Irina U. Lee. Un orchestre dirigé par le professeur Geo. L. O'Connell a exécuté divers morceaux au cours de cette intéressante cérémonie. Après le rapport du doyen Asher, M. D., Ph. G., relatant les progrès du Collège de Pharmacie de la Nouvelle-Orléans, et la distribution des diplômes, le révérend Beverly E. Warner, D. D., a lu le discours annuel. Il a été très applaudi pour la façon dont il a traité son sujet. Le révérend Henry Wilder Foote a dit la prière d'ouverture et donné la bénédiction finale. M. Paul J. Coureur jeune a dit le discours d'adieu. Le comité de réception comprenant MM. J. Coulen, W. A. Devroyer, Jos. Ferrer, C. C. Weber, W. J. O'douberg, C. M. Daspit, H. J. Bordenave, L. Pujol et J. R. Young. A la tête de ce collège dont la renommée s'étend de plus en plus se trouvent M. Geo. D. Feidner, président, M. T. Breslin, vice-président, Walter T. Taylor, secrétaire-trésorier. Le conseil d'administration comprend MM. Geo. S. Brown, M. D., Max Samson, C. D. Sauvignet, M. T. Breslin, J. A. Legendre, Win. M. Levy, C. Gaudoy, R. L. Vieré, J. A. Sterck, M. D., Geo. D. Feidner, P. Asher, M. D., Walter T. Taylor. La faculté se compose de Philip Asher, Ph. G., M. D.; Walter T. Taylor, Ph. G., J. A. Sterck, M. D., Ph. M. D., avec le concours de Jos. H. Dunn, Ph. G., et de E. J. Hubner, M. D.

Sore Throat!

To prove the wonderful curative powers of Hydrozone

One Trial Bottle Free to anyone sending for it by post. Hydrozone is a harmless germicide, which will cure you.

Prof Charles Harcourt 63 1 Prince St., New York.

LE LINIMENT SLOAN FAIT DISPARAITRE LA DOULEUR

NAVIGATION FLUVIALE

Départs de bateaux à vapeur VENDREDI, 13 MAI 1904

Bateau de St. Louis à 11 A M. Bateau de St. Louis à 3 P M. Bateau de St. Louis à 5 P M.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

PAR LE BUREAU DE LA VILLE

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 108 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES

QUATRIEME PARTIE.

VIII

LES DERNIÈRES LARMES DE GRACIEUSE.

—To n'en s'pas l'air, mon garçon!

—Et moi, déclara Gracienne, est ce que tout ce que j'ai n'est pas à Claude comme à moi ? N'est ce pas, père ? N'est ce pas, maman ?

—François dit sagement: 'Faudra l'abord voir, avant de se réjouir tant que ça, si c'est sérieux, cet héritage. Car nous sommes peut être en train de nous monter la tête !

—En tout cas, déclara Gracienne avec un délicieux sourire vers Claude, je veux qu'il sache ce qu'il fait millionnaire pendant cinq minutes, je m'en serai surtout réjouie à la pensée que je partagerais ma fortune avec lui !

—Oh, pas de résistance, mon vieil ami ! Et votre consentement tout de suite, à ce que je viens de découvrir, à l'ardent désir qu'il a éprouvé tous les deux...

—Cela avait été si chaleureux, si spontané, que Jean n'hésita plus à demander: 'Et c'est tout ce que tu voudrais partager avec moi ?

—Oh, mon Dieu ! murmura Gracienne en blémissant. Et Jean n'eut qu'à lui donner une bien faible inflexion, pour quelle s'abandonnât sur sa poitrine.

—Mon vieil ami Le Boutu, dit alors Jean de Vitray, nous ignorons tous ce qui va sortir de là découvrir. C'est inattendu de ce testament. Votre chère femme a peut être raison de n'y avoir qu'une demi-confiance, pour arracher ce cinq millions à qui les détient aujourd'hui !

—Diable ! fit Tiborce, dont l'esprit, tout à l'impression présente, n'avait pas encore songé à cette conséquence.

—Mon oncle, lui dit Jean, ce sera de l'amusement pour nous et la conclusion d'un roman très romanesque commençé il y a un peu plus de vingt ans. Ça arrive même dans la vie, ces choses-là ! Mais régions sur l'heure, le roman présent de ces deux jeunes gens.

—Hein ! fit Le Boutu. —Oh, pas de résistance, mon vieil ami ! Et votre consentement tout de suite, à ce que je viens de découvrir, à l'ardent désir qu'il a éprouvé tous les deux...

—Cela avait été si chaleureux, si spontané, que Jean n'hésita plus à demander: 'Et c'est tout ce que tu voudrais partager avec moi ?

—Oh, mon Dieu ! murmura Gracienne en blémissant. Et Jean n'eut qu'à lui donner une bien faible inflexion, pour quelle s'abandonnât sur sa poitrine.

question d'argent, j'ai à peine besoin de te le dire, ne compte pas entre nous, et si Claude avait toujours marché droit, je te dirais: 'Tu l'aimes, épouse-le; tu es riche pour deux, tant mieux !' Mais il m'a brisé. Tout à l'heure encore, il me parlait en révolte... qu'il attende deux ou trois ans et me prouve à quel point il a changé. —Si douloureux que cela puisse être pour moi, j'y consens de grand cœur ! déclara Claude.

La déception évanouissait aussitôt les traits de Gracienne, qui s'était sentie, un moment, au bonheur infini.

Ses yeux supplièrent ce Jean de Vitray, si bon, si ardent, qui intervenait comme une sorte de Dieu au milieu d'eux tous.

Il lui sourit, avec une délicieuse bonté.

Puis il alla reprendre encore Le Boutu par les épaules. Et il l'entraîna dans l'antichambre.

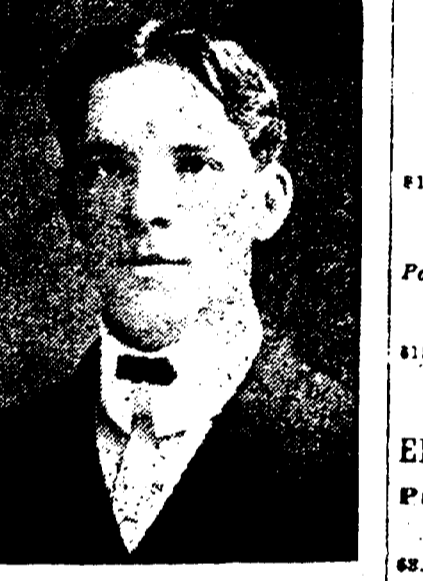
Et là, lui plantant ses beaux yeux bleus dans ses petites prunelles grises: —Vous, mon bon ami, vous écoutez encore votre mauvais caractère. Vous, si vous préférez, votre caractère si autoritaire. Vous en passez trop de vous en tout ceci, hein ?

—On va trop vite, cher monsieur Jean... Et vous ne pouvez m'empêcher d'avoir peur. Je n'ai que ce seul bien: ma fille... Et c'est vrai que vous en disposez... qu'elle dispose d'elle-même. —Je ne puis que constater que M. Woodville restera commissaire jusqu'au moment où le bureau sera dissous par la justice ou supprimé par voie législative.

—Et maintenant, dit Jean avec bonne humeur, pour écarteler l'attendrissement qui le prenait, si nous nous occupons un peu du reste de ce testament ? Je gage que nous allons y trouver les choses les plus amusantes, et qui vont vous forcer, mon oncle.

—Le déveugé malicieusement

—Lorsque je ne serai pas là, vous vous adresserez à mon secrétaire, M. Claude Varnier, pour les instructions à recevoir. Il n'était pas possible que le sous-directeur n'en prit pas ombre; et il prit en effet Jean de Vitray de vouloir bien l'accom-



PAUL G. BORDENAVE JEUNE.

Un des plus brillants lauréats du Collège de Pharmacie est M. Paul G. Bordenave jeune, le gradué chargé hier du discours de bienvenue, discours qui a été fort applaudi.

M. P. G. Bordenave est né à la Nouvelle-Orléans le 16 janvier 1882. Il est le fils d'un des commerçants les plus estimés du deuxième district, M. Paul Bordenave, qui tient une épicerie à l'angle des rues St-Pierre et Bourbon.

Après avoir reçu son instruction primaire dans les écoles publiques le futur pharmacien alla faire ses études classiques au collège de Springhill, près de Mobile, et y suivit la cours commercial. Il en sortit avec de grands honneurs en 1899. C'est alors qu'il s'inscrivit au Col-

—... à choisir, sans doute, entre vous bien aimés neveux ! Tiborce fit bien une petite grimace; mais il dit avec une jolie crânerie: —Mon cher, avant tout... la justice et le droit ! Et, déclinant le testament, il en commença lui-même la lecture.

IX

LE FILS DU CRIMINEL

Ce fut une inénarrable stupéfaction, dans toute l'usine de Courbevoie, quand, cet après-midi, le bruit se répandit, par tous les ateliers, que le baron Jean de Vitray était en train de recevoir les chefs de service à tour de rôle, en présence de ce Claude Varnier, arrêté hier comme voleur, et aujourd'hui installé devant une petite table à côté du patron, où il prenait des notes sur tout ce qui leur était dit.

—C'est fait, Claude ?

—On m'a dit: —Mon petit Claude...

Et, à chacun, quand le rapport était terminé, il disait: —Lorsque je ne serai pas là, vous vous adresserez à mon secrétaire, M. Claude Varnier, pour les instructions à recevoir. Il n'était pas possible que le sous-directeur n'en prit pas ombre; et il prit en effet Jean de Vitray de vouloir bien l'accom-